Initiation à l'histoire des idées politiques et théologico-politiques dans l'Europe de l'Âge moderne

Sylvio De Franceschi

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/1346>

DOI : 10.4000/ashp.1346

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2012

Pagination : 253-257

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Sylvio De Franceschi, « Initiation à l'histoire des idées politiques et théologico-politiques dans l'Europe de l'Âge moderne », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 143 | 2012, mis en ligne le 26 septembre 2012, consulté le 03 août 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1346> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.1346>

INITIATION À L'HISTOIRE DES IDÉES POLITIQUES ET THÉOLOGICO-POLITIQUES DANS L'EUROPE DE L'ÂGE MODERNE

Maître de conférences : M. Sylvio DE FRANCESCHI

Programme de l'année 2010-2011 : I. *Introduction à l'histoire des idées politiques et théologico-politiques dans l'Europe de l'âge moderne : questions de méthode et d'historiographie* (suite). — II. *Magistère romain et orthodoxie doctrinale : la question thomiste dans la querelle de la grâce* (suite).

Au cours de l'année 2010-2011, le maître de conférences a poursuivi des travaux précédemment entamés. Il a consacré une partie de son enseignement à des conférences de méthode et d'historiographie relatives à l'histoire des idées politiques et théologiques de l'époque moderne. L'autre partie a permis de poursuivre l'étude des rapports entre thomisme et jansénisme à l'époque moderne.

D'évidence, le constat s'impose selon quoi la querelle de la grâce a été un moment historique essentiel du catholicisme moderne. À scruter les six décennies qui séparent la souscription des cinq Articles de 1663 de la publication du Bref *Demissas preces*, il semble que l'on puisse distinguer schématiquement trois grandes périodes : de 1663 à 1694, des cinq Articles à la mort d'Antoine Arnauld, le parti augustinien perfectionne sa stratégie philothomiste sans pour autant obtenir des dominicains qu'ils se joignent à lui dans son combat contre le molinisme ; de 1694 à 1713, de la mort d'Antoine Arnauld à la fulmination de la Bulle *Vnigenitus*, les jansénistes, sous l'impulsion de Pasquier Quesnel, réitèrent leurs protestations philothomistes et commencent à bénéficier d'une relative complaisance de la part de certains thomistes, accusés par les molinistes de verser dans un jansénisme larvé ; de 1713 à 1724, enfin, de la fulmination de la Bulle *Vnigenitus* à la souscription du Bref *Demissas preces*, les dominicains semblent soudainement s'inquiéter des condamnations successives du jansénisme : à nombre de thomistes, il a paru que l'antijansénisme du magistère et des jésuites n'était peut-être pas autre chose qu'un antithomisme. Attitude qui montre que la tactique philothomiste du parti augustinien, si elle n'a pu lui éviter les foudres de la papauté, a quand même fini par convaincre une partie du public. Schéma qui, aussitôt décrit, mérite d'être nuancé. On a vu que les jansénistes n'ont pas été unanimes à se ranger à la solution d'un ralliement au thomisme en leur temps conçue par Noël de La Lane et Pierre Nicole. Si Antoine Arnauld s'était laissé convaincre à l'époque des troubles de Sorbonne et de la campagne des *Provinciales*, la poursuite de ses réflexions personnelles a fini par raviver ses réticences à l'égard de l'alvarisme, tandis que Nicole, quant à lui, a paru se convertir définitivement aux enseignements de l'École de saint Thomas comme à une théologie par provision qui lui permettait de conserver l'essentiel de

ses convictions augustinienne en demeurant dans le cadre de l'orthodoxie romaine posttridentine. Arnauld n'en a pas pour autant renoncé à constamment réaménager ses positions jansénistes pour en illustrer la conformité, sinon thomiste, du moins thomasiennne.

La querelle sur les éventuelles affinités doctrinales entre thomisme et jansénisme est un observatoire privilégié sur le mode de fonctionnement d'une controverse théologique. L'ampleur et la multiplicité des interventions de la part de pouvoirs institutionnels y ont été remarquables : l'ordre de Saint-Dominique et la Compagnie de Jésus, évidemment, mais aussi les autorités temporelles, le magistère romain, les Facultés de théologie, sans oublier les pouvoirs épiscopaux. La controverse s'est étendue géographiquement : alors que la querelle catholique de la grâce est à ses débuts une affaire strictement espagnole, l'intrusion du jansénisme en recentre le déroulement en France, au point que le sort de l'orthodoxie thomiste semble curieusement se jouer dans le royaume de Louis XIV au tournant des xvii^e et xviii^e siècles, et que pour nombre de théologiens catholiques, les disciples français de l'École de saint Thomas vont incarner, dans les années qui suivent la fulmination de l'*Vnigenitus*, le thomisme moderne, détrônant les références classiques à Álvarez et à Lemos. Dans la première moitié du xviii^e siècle, chez beaucoup d'auteurs, l'authentique doctrine thomiste doit être cherchée bien plus chez les PP. Contenson, Massoulié, Alexandre ou Serry que chez les dominicains espagnols. Le magistère romain ne s'y est pas trompé en accordant scrupuleuse attention au déroulement français d'une polémique qui s'est progressivement exportée aux Pays-Bas et en péninsule italienne, ignorant superbement les frontières politiques : la France était devenue le protagoniste essentiel d'une querelle que le pouvoir pontifical avait un temps espéré réserver à son seul jugement. La controverse a également franchi les limites de la corporation théologienne pour intéresser des personnalités qui n'étaient pas des professionnels de la théologie : même si le prince de Conti a fait ses études et obtenu ses grades en Sorbonne, il n'était pas évident qu'il dût s'intéresser au détail d'une dispute devenue de plus en plus embrouillée au fil du temps.

D'étudier l'évolution du débat autour d'une hypothétique conformité de doctrine entre thomistes et jansénistes permet assurément de mieux comprendre comment se constitue et s'identifie une école théologique – question cruciale pour la compréhension de l'histoire du catholicisme moderne. En réalité, les différentes écoles doctrinales sont beaucoup moins monolithiques qu'on a tendance à le supposer de prime abord. Au sein du jansénisme, de nombreux désaccords ont subsisté entre les puristes tenants d'un augustinisme sans concession, tels Martin de Barcos ou Antoine Arnauld, et les partisans d'un adoucissement des thèses janséniennes, comme La Lane ou Nicole. Chez les jésuites, une uniformisation des positions semble s'être faite peu à peu autour du congruisme, mais elle ne masque pas complètement les divergences qui demeurent entre des auteurs favorables au système de Bellarmin et de Suárez et d'autres qui défendent le molinisme de Lessius, fréquemment dénoncé pour excès de pélagianisme. Beaucoup plus complexe, le cas du thomisme est aussi exemplaire. Les frontières de l'École de saint Thomas témoignent d'une étonnante plasticité : le thomisme des grands commentateurs de l'Aquinate au xvi^e siècle n'est pas celui des lovanistes et des douaisiens qui condamnent les thèses de Lessius et de Hamelius en 1587 et en

1588, ni celui des dominicains antijansénistes et molinisans, comme le P. Nicolaï, ni celui des prêcheurs jansénisants, comme les PP. Massoulié et Serry, ni celui, évidemment, des jansénistes philothomistes, comme Nicole et La Lane, ni même celui des théologiens universitaires, comme les carmes de Salamanque, et encore moins celui des jésuites. Surprenante, enfin, la variété des formes discursives empruntées par la controverse. Au lendemain de la clôture des Congrégations *de auxiliis*, la querelle de la grâce ne modifie pas les pratiques des controversistes, qui s'en tiennent le plus souvent au modèle bellarminien incarné par les *Disputationes de controuersiis christianæ fidei*. Leur discours reste très technique et destiné aux théologiens de profession : la polémique se fait entre pairs, plus ou moins courtoisement. Les grands ouvrages qui ponctuent la controverse au cours du premier XVII^e siècle respectent le cadre d'un type d'exposition qui a fait les preuves de son efficacité dialectique mais dont l'indéniable technicité, la visible complexité et la déroutante sophistication empêchent le débat d'atteindre un auditoire qui ne soit pas composé que de théologiens rompus aux arguties de la métaphysique aristotélicienne. Il semble que l'intrusion du parti janséniste dans la dispute ait été la cause principale d'une soudaine diversification des pratiques discursives adoptées par les controversistes *in materia gratiæ et prædestinationis*. À plusieurs égards, la campagne des *Provinciales* a été une rupture fondamentale : en introduisant la querelle de la grâce dans un espace résolument public et en critiquant sévèrement, dans ses deux premières Petites Lettres, le caractère abscons des démonstrations produites par les thomistes et par les molinistes, Pascal faisait de l'opinion un protagoniste à part entière de la controverse. Dès lors, les publications se sont multipliées qui vulgarisaient les tenants et les aboutissants de la dispute pour l'édification de fidèles que l'on espérait, peut-être un peu naïvement, intéresser à un débat naguère réputé trop ardu pour qu'ils pussent se faire leur avis. Du massif in-folio rédigé en latin à la courte plaquette pamphlétaire en passant par les recueils épistolaires, la querelle autour des rapports entre thomisme et jansénisme a multiplié les différentes formes textuelles, et elle a même innové en permettant l'émergence et la consolidation à la fin du XVII^e siècle d'un nouveau type de discours controversial qui a tenté, du moins statutairement, de rapprocher la théologie des simples croyants sans opérer de simplification abusive : il s'agit des instructions pastorales des évêques de France. À partir des années 1660, dans le contexte de la polémique autour de l'obligation de signer le Formulaire, les prélats français commencent à produire des mandements qui comprennent de plus en plus de passages théologiques et doctrinaux. Singulière évolution dont Fénelon a tiré le plus grand profit. En s'adressant aux fidèles de son diocèse par ses ordonnances et ses instructions pastorales, l'archevêque de Cambrai a eu évidemment l'intention de capter l'attention de lecteurs qui ne devaient pas forcément suivre de près le détail du débat théologique autour du jansénisme. Sans faire grâce d'aucune subtilité de la querelle, ses textes pastoraux se distinguent des ouvrages destinés primordialement aux théologiens universitaires par leur manifeste souci pédagogique et par des avis signifiés d'une manière plus injonctive, mais aussi formulés d'une manière plus souple que les ouvrages théologiques spécialisés n'avaient accoutumé de le faire.

Au crépuscule de l'âge classique, les mutations successives de la querelle catholique de la grâce témoignent de la permanence de nombre d'enjeux caractéristiques de l'époque posttridentine. Fidèles au concile de Trente, les jansénistes ont constamment

prétendu l'être, comme les molinistes – du moins les congruistes –, les thomistes ou les partisans de l'augustinianisme. L'ardeur polémique des controversistes atteste, dans chaque camp, le besoin inextinguible de dessiner les contours d'une orthodoxie doctrinale que les pères conciliaires ont en définitive insuffisamment fixée. Pendant plus de soixante ans, la doctrine thomiste va être mise au service de la cause janséniste pour en certifier l'authentique catholicité. En reprenant à son compte, avant de s'en détacher progressivement à nouveau, les principes théologiques caractéristiques de l'alvarisme, Arnauld n'a fait que suivre la voie ouverte par Nicole et La Lane. Les jésuites ont alors eu beau jeu d'accuser les dominicains d'avoir favorisé l'élaboration de la stratégie adoptée par les augustiniens au temps de la fulmination de la Bulle *Cum occasione*. Pour contrarier les efforts de leurs adversaires, les théologiens de la Compagnie de Jésus en sont venus à tenter de faire de saint Thomas un précurseur de Molina, obligeant les jansénistes à rappeler, au cours de la campagne des *Provinciales* et par la suite, que le Docteur Angélique avait puisé sa doctrine directement auprès du Docteur de la Grâce. On a vu qu'après 1663, et jusqu'à la rupture de la Paix de l'Église, la dispute autour des rapports entre thomisme et jansénisme avait subi un visible ralentissement. La querelle autour du Formulaire n'en a pas moins confirmé la nécessité de poursuivre l'élucidation d'une question qui touchait au cœur de la définition du lien d'appartenance ecclésiale. En soutenant qu'il n'y avait rien qui autorisât un rapprochement entre thomisme et jansénisme, les molinistes ont logiquement poussé les augustiniens à rappeler sans cesse qu'aux yeux des dominicains, les jésuites s'obstinaient à défendre des thèses pélagiennes et donc hérétiques. Dès 1653, les thomistes se sont retrouvés en très fâcheuse posture et ont vu leur unité doctrinale se fissurer – sous l'effet notamment du germe de discorde semé par l'attitude du P. Nicolai. Les disciples de l'École de saint Thomas ont dû continuer à se défendre contre les accusations de philocalvinisme que les jésuites leur lançaient, ils ont dû se garder de paraître apporter leur concours au parti janséniste, et ils ont dû enfin tenter d'empêcher que le recours à l'Aquinate ne soit instrumentalisé par les molinistes : on se souvient que le P. de Cerf n'a pas hésité à prétendre que les enseignements du Docteur Angélique justifiaient la licéité doctrinale de la thèse de la science moyenne. L'épisode de la Fourberie de Douai a ensuite illustré, à la fin du xvii^e siècle, les faiblesses de la tactique philothomiste des augustiniens. Après la mort d'Antoine Arnauld, Pasquier Quesnel a quand même préféré se ranger à la solution d'une défense de la cause janséniste par le recours incessant à l'argument des cinq Articles – son choix met rétrospectivement en relief l'habileté des rédacteurs du document de janvier 1663, qui ont fini, un demi-siècle plus tard, par convaincre une partie des dominicains qu'il en allait des intérêts de l'École de saint Thomas là où se décidait le sort du jansénisme. La période quesnelienne de la controverse consacre un renversement polémique par où les thomistes sont désormais soupçonnés de philojansénisme. Les efforts considérables consentis par la Compagnie de Jésus et ses théologiens au cours d'une querelle particulièrement contrastée indiquent sans ambiguïté que, pour les disciples de Molina, antijansénisme et antithomisme vont de pair. Au début du xviii^e siècle, toutefois, les molinistes se révèlent capables d'infléchir leur ligne de défense : l'exemple de Fénelon montre que les partisans des jésuites entendent quelque peu se relâcher de leur hostilité à l'égard des dominicains afin de contrarier la stratégie des jansénistes.

En proscrivant l'augustinisme quesnellien et en portant un coup décisif aux prétendus disciples de saint Augustin, la Bulle *Vnigenitus* a en définitive anéanti les effets de l'infléchissement à quoi l'archevêque de Cambrai avait accepté de se rallier : nombre de dominicains ont alors cru que la Compagnie de Jésus n'avait arraché sa censure au magistère que pour clore à son profit, et un siècle plus tard, les Congrégations *de auxiliis*. La querelle autour du *Traité de l'action de Dieu sur les créatures* de Boursier illustre le franchissement d'une étape capitale dans la controverse catholique *in materia gratiae et praedestinationis* : renonçant à la voie d'une modération fénelonienne, les molinistes donnent désormais libre cours à leur hargne antithomiste. Au milieu de la crise ouverte par la fulmination de la Bulle *Vnigenitus*, le parti janséniste a choisi de maintenir obstinément la stratégie philothomiste qui avait été la sienne depuis 1653 – d'où l'agressivité antithomiste renouvelée des partisans du molinisme dont témoigne l'épisode de la censure douaisienne d'août 1722. L'élection du pape Benoît XIII deux ans plus tard devait néanmoins durablement contenir les espérances d'un parti moliniste à qui la victoire finale est constamment échappée en dépit de la formidable opportunité que lui avait offerte la censure clémentine.